

Jacques Cartier (1491-1557), Voyageur

Michel Bideaux

Number 142, Summer 2006

Les écrits de la Nouvelle-France

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49749ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bideaux, M. (2006). Jacques Cartier (1491-1557), Voyageur. *Québec français*, (142), 32-34.



Jacques Cartier (1491-1557)

VOYAGEUR

par Michel Bideaux*

Dans les premières décennies du XVI^e siècle, Terre-Neuve n'est plus tout à fait une inconnue : les pêcheurs de plusieurs nations fréquentent le détroit de Belle-Isle et les marins bretons et normands y trouvent le poisson qui se débite à Rouen et ailleurs. C'est même « en considération de ses voyages en Brésil et à Terre-Neuve » que l'abbé du Mont Saint-Michel recommande Cartier au roi de France, qui accomplit un pèlerinage au sanctuaire (1532). François I^{er} considère avec envie l'immense empire que les découvertes de Colomb et la conquête du Mexique viennent d'ouvrir à l'Espagne au-delà de l'Atlantique. Le tour du monde accompli par l'expédition de Magellan donne à penser qu'il doit être également possible de contourner le continent américain, mais par le nord, pour accéder aux épices des Moluques et aux trésors de l'Asie orientale. François I^{er} envoie à cette fin (1524) le Florentin Verrazano reconnaître la façade orientale de l'Amérique du Nord : il conclut à l'existence d'un passage, même s'il est surpris par l'étendue de cette côte qu'il remonte jusqu'au Labrador... Le souverain ne peut cependant exploiter ces informations : les Impériaux de Charles Quint écrasent son armée à Pavie et lui-même sera fait captif à Madrid pendant un an. Il ne faut jamais oublier, au XVI^e siècle, la présence du redoutable voisin et ennemi espagnol, quand on considère les difficultés rencontrées par le royaume de France dans ses entreprises américaines, ni la bulle papale de 1493 et le traité de Tordesillas (1494) par lesquels l'Espagne et le Portugal s'étaient réparti l'espace qui ne s'appelait pas encore Amérique.

Mais le mariage du fils cadet du roi (le futur Henri II) avec Catherine de Médicis, nièce du pape Clément VII, apporte un apaisement et, en 1534, François I^{er} peut envoyer le Malouin Jacques Cartier à la recherche d'un « passage » conduisant aux îles riches d'or et d'épices. Le pilote peine à réunir l'équipage de ses deux vaisseaux (une soixantaine d'hommes) : les marins de Saint-Malo n'abandonnent pas volontiers les profits assurés de la pêche pour les hypothétiques îles aux trésors. Une traversée très rapide (vingt jours !) conduit Cartier sur la face est de Terre-Neuve, qui porte déjà des noms européens. Il passe le détroit de Belle-Isle (la « baie des Châteaux ») et se trouve bientôt en terre inconnue. Explorant les rives de cette mer intérieure qu'est le golfe du Saint-Laurent, il voit sur l'aride côte nord (« la terre que Dieu donna à Caïn »), près de Blanc-Sablon, des Indiens Beothucks qui pêchent



*L'arrivée de Jacques Cartier à Québec en 1535. Voyage de Jacques Cartier en Canada, le 3 juillet 1534. Conférence entre Jacques Cartier et les Indiens de Stadacone, le 6 mai 1536. Gravures de Et. David lithographe, imprimé par Lemercier, Paris. Source : Division des archives de l'Université de Montréal : www.archiv.umontreal.ca/ Portrait de Jacques Cartier publié dans M. de Clugny, *Costumes français depuis Clovis jusqu'à nos jours*, tome II, fig. 143, Paris, 1836. Bibliothèque et Archives Canada.*

des loups-marins puis, en juillet, de joyeux Micmacs beaucoup plus familiers (« ils seraient faciles à convertir à notre sainte foi ») et habitués au troc avec les Blancs. La terre est riche et l'été, clément. Cartier vient de découvrir la baie des Chaleurs. Toujours à la recherche du passage, il rencontre, à l'extrémité de la Gaspésie, une autre nation indienne, aussi cordiale que la précédente, mais d'apparence beaucoup plus pauvre : deux cents Iroquoiens, qui habitent plus au sud et ne fréquentent la région que pour leur pêche saisonnière. Les hommes de Cartier plantent une croix haute de trente pieds portant l'inscription « Vive le roi de France » et se mettent en prière. À la harangue inquiète de leur chef, Cartier répond par une ruse et s'empare d'Indiens, qu'il fait monter sur son navire. Il se veut rassurant : ce n'est pas une prise de possession, seulement une « marque et balise » pour la navigation, il reviendra bientôt avec les deux fils du « capitaine » (ses neveux, en fait). L'enlèvement d'indigènes est, à cette date, une pratique banale : ils servent d'esclaves, d'échantillons ou d'interprètes, selon le cas. On longe ensuite la côte sud d'Anticosti avant de s'engager dans l'actuel détroit de Jacques Cartier. Mais la saison est avancée et le temps, mauvais. Selon l'usage, le capitaine consulte l'équipage. On décide du retour. Le 15 août, on est à Blanc-Sablon, le 5 septembre, à Saint-Malo.

Ni passage ni métaux précieux, donc. Mais le bilan n'a pas dû paraître décourageant puisque, le 30 octobre, Cartier reçoit de l'amiral Chabot ordre de repartir, cette fois avec trois navires et quinze mois de vivres, pour « parachever » une découverte que l'on se garde bien de faire connaître.

Un départ tardif (toujours les mêmes difficultés surviennent pour recruter un équipage) et des vents contraires qui perturbent la traversée : ce n'est qu'en août 1535 que peut commencer l'exploration systématique de la côte nord. Les deux Indiens pris au cours de l'été précédent (Taignoagny et Domagaya) apprennent à Cartier qu'Anticosti est une île par le sud de laquelle on peut aller « à Canada » (du sud de l'île aux Coudres à Sainte-Croix). S'engage alors, pour la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine* et l'*Émerillon* (cent dix hommes au total) la remontée du Saint-Laurent (« le grand fleuve de Hochelaga »), ponctuée d'incessants allers

et retours d'une rive à l'autre, dans l'espoir du « passage ». Cartier rencontre en chemin les monts Notre-Dame (« hautes montagnes à merveille »), l'embouchure du Saguenay (une rivière « fort profonde et courante »), promesse de ce mystérieux royaume riche de cuivre rouge qui hantera bientôt l'imagination des visiteurs. Près de là, « quatre barques de Canada » : des pêcheurs de loups-marins qui communiquent avec les Indiens de Cartier et montent à bord des vaisseaux. Mais l'exploration des baies se révèle vaine et, le 1^{er} septembre, Cartier appareille résolument « pour aller vers Canada » : la recherche d'une route vers l'Asie passe dès lors au second plan.

6 septembre : l'île aux Coudres et ses marsouins que célébrera Pierre Perrault et, le lendemain, à l'île d'Orléans, rencontre d'Indiens qui se mettent à fuir avant que les deux jeunes interprètes ne les arrêtent en se faisant reconnaître : ils sont de Stadaconé (Québec) comme eux, et ont été pris l'an dernier lors de la campagne de pêche en Gaspésie. La rencontre est chaleureuse et les Indiens offrent pain de maïs, anguilles et melons en échange de quelques « petits présents de peu de valeur dont ils se content[ent] fort ». Le jour suivant voit venir Donnacona, *agouhanna* (chef) de Canada et son escorte ; il gratifie les visiteurs d'une harangue et gestuelle « à leur mode, qui est cérémonie de joie et assurance ». Après que les jeunes gens lui ont dit « le bon traitement » qu'ils avaient reçu en France, les deux chefs fraternisent, se donnent l'accolade et font bonne chère. Cartier part avec ses barques à la recherche d'un port pour y abriter ses navires : ce sera Sainte-Croix, au confluent du Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles. Tout semble sourire au découvreur : la terre de Stadaconé est aussi bonne « qu'il soit possible de voir et bien fructiférante, pleine de beaux arbres de la nature et sorte de France » (à leur énumération, un chapitre ultérieur ajoutera les richesses de la faune laurentienne), un seigneur de Stadaconé l'honore d'un autre « prêchement de joie et assurance », cependant que « les femmes dansaient et chantaient sans cesse lesquelles étaient en l'eau jusqu'aux genoux ».

Que s'est-il passé à Stadaconé, entre le 8 et le 13 septembre, quand Cartier, qui est reparti à l'île d'Orléans pour y chercher

ses navires, les amène à Sainte-Croix pour les y amarrer ? Taignoagny et Domagaya, confrontés au choc des cultures, auraient-ils révélé aux leurs que le « bon traitement » reçu à Saint-Malo n'avait pas toujours été à leur goût ? La suite manifesterait surtout que les gens de Stadaconé ne tenaient nullement à ce que les Français remontent le fleuve jusqu'à la ville de Hochelaga (site de l'actuelle Montréal) et préféreraient se réserver le monopole des échanges. Les interprètes s'engagent à respecter la promesse faite de les y conduire, mais désormais rien ne sera plus comme avant : pourquoi portent-ils des « bâtons de guerre » (armes à feu) quand les Indiens n'en ont pas ? Trois jours plus tard, les gens de Donnacona serviront même une mascarade aux Français afin de les avertir que leur dieu Cudouagny leur promettait de « piteuses nouvelles » de leur voyage et qu'ils y trouveraient « tant de glaces et neiges qu'ils mourraient tous ». Et les visiteurs d'en rire, bien à tort, comme on verra. Ils partiront sans leurs interprètes.

Deux semaines d'une navigation euphorique avec l'*Émerillon* font oublier ces tensions. Cartier n'a que des superlatifs pour saluer la beauté du paysage laurentien, la richesse de la flore et de la faune, l'accueil chaleureux des autochtones. Il laisse le navire au lac Saint-Pierre, « pour la difficulté du passage », et se rend à Hochelaga avec deux barques (une trentaine d'hommes), qu'il laisse, bien gardées, à l'approche de la ville, avant de se mettre en route en bon ordre avec le reste de sa troupe, par un chemin bien entretenu traversant les plus belles campagnes qui soient. Il nomme le mont Royal et découvre à ses pieds une ville iroquoise, ronde et fermée d'une palissade à triple rang de bois, faite d'une cinquantaine de maisons longues (cinquante pas sur quinze), bien pourvues de vivres autour d'un grand feu central. Les Indiens pleurent de joie à l'arrivée des Français, font venir, porté sur une litière, leur vieil *agouhann* « tout perclus et malade de ses membres », qu'il demande au capitaine de toucher « comme s'il en attendait guérison et santé ». Ainsi font d'autres Indiens, infirmes ou à la vue affaiblie par la fumée et l'usage du tabac. Cartier répond à leur demande, comme les rois de France faisaient quand ils touchaient les écrouelles, puis dit l'Évangile de saint Jean et lit dans

un livre de prières la Passion du Christ. Il n'est pas sûr que, dans cette scène étonnante, tous les signes soient correctement perçus de part et d'autre, mais on ne saurait contester ni la sincérité des attitudes ni la puissance de l'émotion. L'ascension du mont Royal fournit ensuite l'occasion d'un panorama sur la plaine de Montréal et, sur le réseau hydrographique et la provenance de métaux rouges ou jaunes, d'informations que l'absence d'interprètes fragilise.

Au retour à Sainte-Croix (11 octobre), on renoue avec la méfiance : les marins commis à la garde des deux navires ont construit un fort garni d'artillerie pour les protéger « contre tout le pays », on soupçonne les Indiens de trahison. Protestations et feintes réconciliations conduisent jusqu'en décembre, quand une étrange maladie frappe le peuple de Stadaconé : Cartier découvre l'existence du scorbut, qui bientôt s'attaque à ses équipages. Il laissera de la « grosse maladie » une description remarquable de précision et rendra sensible le désarroi des visiteurs, frappés par un mal mystérieux, bientôt en proie à un hiver dont ils ne pouvaient soupçonner la rigueur et redoutant plus que jamais (et sans doute à tort) une attaque qui ne viendra pas. Il bluffe pour dissimuler la faiblesse des siens et c'est des Indiens que lui viendra le secours. Domagaya, affecté par le mal, lui révèle en effet qu'il s'en était guéri par une décoction de feuilles d'*annedda* : un arbre dont l'identité a suscité beaucoup d'interrogations et dans lequel on croit reconnaître le cèdre blanc. L'expédition paiera néanmoins un lourd tribut à la maladie et à l'hiver canadien. On peut supposer qu'avec les vertus de l'*annedda*, le retour des venaisons fraîches apportées par les Indiens à la fin de l'hiver n'est pas étranger à la guérison miraculeuse procurée par « l'arbre de vie ».

Il faut désormais penser au retour. Cartier, qui a perçu des dissensions à Stadaconé, entreprend de les exploiter pour affaiblir le clan Donnacona, dont l'hostilité lui paraît grandissante. Le 3 mai, reprise à l'identité de la cérémonie de l'an passé : érection d'une croix, plus haute encore, avec l'écusson des armes royales et l'inscription *Franciscus primus Dei gratia Francorum rex regnat*. Mais cette fois les Indiens se méfient et Cartier doit combiner la ruse et la violence pour s'emparer de dix d'entre eux,

dont Donnacona, Taignoagny et Domagaya. Leurs lamentations n'y feront rien : ils devront se contenter de menus présents et de la vue de leur chef, qui les assure de son retour « dans dix ou douze lunes », quand il aura parlé au roi des richesses de Saguenay. La paix faite, Cartier peut repartir, établir au passage l'insularité de Terre-Neuve et les deux navires (il a fallu abandonner la *Petite Hermine*) retrouvent Saint-Malo le 6 juillet 1536.

L'acquis majeur de cette deuxième navigation est assurément la découverte d'une terre canadienne riche et fertile, et des perspectives coloniales qui en découlent. Le marin Cartier a été sensible à la beauté du paysage laurentien et sa relation en témoigne. L'a-t-il présentée au roi dès son retour ? On peut en douter et, même s'il l'a fait, François I^{er} a d'autres soucis : la guerre vient de reprendre avec l'Espagne. Mais, en septembre 1538, alors qu'une trêve vient de s'établir en août, est dressé un « Mémoire des hommes et provisions nécessaires pour les Vaisseaux que le Roy voulait envoyer en Canada ». L'heure n'est pas encore venue d'une colonie de peuplement : on veut seulement établir dans le pays une présence française qui assure l'exploitation des richesses que Cartier vient de révéler.

Mais l'hostilité de l'Espagne retarde et compromet l'expédition. Ce sera un fiasco : placé désormais sous l'autorité de Roberval, Cartier part en 1541, précédant son chef (qui ne s'embarque qu'au printemps suivant). Il progresse d'autant moins dans ses découvertes que les Indiens n'ont vu revenir aucun des kidnappés de 1536 et manifestent une hostilité ouverte. Il rentre en France au cours de l'été 1542, refusant de rester aux côtés du « général » quand il le croise à Terre-Neuve. Roberval, esseulé désormais, ne sera pas plus heureux. Cartier pensait faire excuser sa désertion en présentant au roi des diamants et de l'or du Canada : las, ce n'étaient que quartz et pyrite de fer... François I^{er} renonce au rêve canadien et son pilote meurt à Saint-Malo, oublié, en 1557.

Dans l'intervalle, on avait publié (1545, Paris, P. Roffet, édition très médiocre), le récit du deuxième voyage. C'est l'année même où la France signe avec l'Espagne la paix de Vervins (1598) que paraît à Rouen le récit du premier voyage (traduit de l'ita-

lien de Ramusio, qui l'avait publié, comme celui du second, en 1556, dans le deuxième volume de ses *Navigazioni et viaggi*). On ne connaît de l'expédition de Cartier-Roberval que les deux récits, tronqués et condensés, que l'Anglais Richard Hakluyt insère dans ses *Principal Navigations* (1600). Au début du XVII^e siècle, la France peut à nouveau s'intéresser à l'Amérique du Nord : le nom de Québec apparaît sur une carte de 1601 et Champlain le mentionne deux ans plus tard (*Des Sauvages*) avant de fonder la ville en 1608.

Cartier n'est pas écrivain de formation et nous ignorons tout de sa formation intellectuelle (la savante dédicace de 1545 n'est sans doute pas de lui). Mais il sait voir, rapporter, narrer, et son récit est clairement organisé, malgré certains flottements au cœur de l'hiver 1535-1536, quand il affronte tout à la fois le climat canadien, le scorbut, l'hostilité (réelle ou fantasmée) des « gens du pays ». Ces pages qui relatent la première et infructueuse tentative pour planter une « nouvelle France » sur le sol américain sont aussi les premières à saluer et nommer le Canada et constituent, à de multiples égards, des textes de fondation d'une histoire et d'une culture.

* Professeur à l'Université Paul-Valéry de Montpellier et auteur de l'édition critique des récits de voyage de Jacques Cartier.

Références

The Voyages of Jacques Cartier (éd. bilingue par H.P. Biggar, Ottawa, 1924).

Jacques Cartier, *Relations*. Édition critique par Michel Bideaux, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, 498 p. (« Bibliothèque du Nouveau Monde »).

Études

Berthiaume, André, *La découverte ambiguë. Essai sur les récits de voyages de Jacques Cartier et sur leur fortune littéraire*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1976, 207 p.

[En collaboration], *Études canadiennes*, vol. 17, 1984 [Actes du colloque de Rennes-Saint-Malo, consacré à Jacques Cartier en avril 1984].